

LE JOURNAL DE NERVURE

Directeur de la publication et de la rédaction : G. Massé
 Rédacteur en chef : F. Caroli
 Collaborateurs : Ch. Paradas, S. Rampa, S. Tribolet
 Rédaction : Hôpital Sainte-Anne,
 1 rue Cabanis - 75014 Paris
 Tél. 01 45 65 83 09 - Fax 01 45 65 87 40
 Abonnements : 54 bd La Tour Maubourg - 75007 Paris
 Tél. 01 45 50 23 08 - Fax 01 45 55 60 80
 Commission paritaire n° 70088

Supplément à NERVURE
 Journal de Psychiatrie
 n° 2 - Tome XIV - Mars 2001

(ne peut être vendu séparément)
 Pour les mentions légales relatives au
 présent supplément consulter l'édi-
 tion de Nervure.

Robert Desoille et les chemins de l'imaginaire

Nicole Fabre

LIVRES

Travail, usure mentale

Nouvelle édition augmentée

Christophe Dejourn

Bayard

Vingt ans après sa première édition, Christophe Dejourn fait le point sur les mutations profondes intervenues dans la société et sur les nouvelles formes de contraintes de travail qu'elles ont entraînées. Car, depuis la fin des années 70, nous avons assisté au triomphe du néolibéralisme, à la mondialisation du marché, au développement des nouvelles technologies, à l'explosion du secteur tertiaire et des activités dites « immatérielles ». Comment ces remaniements ont-ils influencé la psychopathologie du travail ? La souffrance induite par les nouvelles données en matière de travail a-t-elle évolué et si oui dans quelle mesure ? Actuellement, la souffrance au travail se manifeste de façon plus insidieuse, mais les contraintes physiques et mentales qu'elle provoque, engendrent un accroissement des pathologies dites de « surcharge », des affections post-traumatiques, des violences pathologiques et du harcèlement moral. Face aux nouvelles contraintes organisationnelles, les méthodes de défense individuelles et collectives mises en place ont évolué. Ce livre analyse les traits communs et les différences des stratégies défensives déployées par les hommes et les femmes au travail, depuis l'explosion de l'industrialisation jusqu'à nos jours. Destiné aux professionnels du travail, cliniciens, psychiatres, psychologues, travailleurs sociaux et médecins du travail, mais également à un plus vaste public, il permet une compréhension et apporte des méthodes de dépistage comme des outils efficaces pour agir.

Françoise Le Coz

La grosseur et le Sida

Alain Fignon et Samir Hamamah

Coll. Que sais-je ?

PUF

Cette excellente synthèse rend compte, tout d'abord, des aspects épidémiologiques, virologiques et cliniques du VIH avant d'aborder le désir d'enfant et le suivi de grossesse chez les couples sérodifférents. Il décrit les demandes d'aide à la conception formulées par des couples et aborde la prise en charge et le devenir de la grossesse, l'accouchement, l'accueil et le devenir de l'enfant ainsi que le traitement, avant de développer des considérations éthiques.

J'ai connu Robert Desoille en 1960 au cours d'un Congrès de psychothérapie. Il avait 70 ans. J'ai été frappée par la netteté de ses propos et la chaleur de sa parole. Sa silhouette haute et très droite, son regard appuyé ne pouvaient passer inaperçus. Plus encore surprenait la force avec laquelle il affirmait ses thèses et la profondeur de l'expérience qu'il livrait. Comme beaucoup de ceux qui l'ont rencontré, j'ai été séduite par les étranges et riches chemins de l'imaginaire sur lesquels il entraînait ses auditeurs, comme ses patients, et par la qualité humaine exceptionnelle qui présidait à sa démarche, à la démarche qu'il proposait.

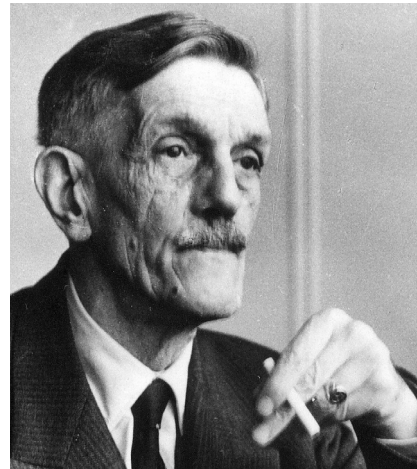
C'est au cours des quelques années qui ont suivi que j'ai appris à connaître sa méthode psychothérapique, en la vivant, et sa personnalité, en nouant avec lui les liens d'une amitié réelle malgré le nombre d'années qui nous séparaient.

SA MÉTHODE

Robert Desoille la livrait dans la formation didactique qu'il dispensait à ses élèves pour en faire des praticiens du *Rêve éveillé dirigé*, thérapie du futur praticien, lui-même soumis à la même cure que celle dans laquelle il conduira ses patients par la suite. Au cours de ce travail, ce futur praticien se reconnaît lui-même dans sa propre histoire imagée, latente et il résout ses propres difficultés. Il repère les chemins par lesquels il passe, il comprend pourquoi et comment le psychothérapeute peut proposer et diriger la cure comme il le fait. Tous les psychothérapeutes rencontrent au cours de leur travail un certain nombre de problèmes qu'ils ont besoin d'élucider ensemble. Des questions théoriques se posent, surtout lorsqu'une pratique est naissante. Vers 1954, Robert Desoille avait créé un séminaire où il dispensait son enseignement, en même temps qu'étaient mis en discussion certains aspects tantôt théoriques, tantôt techniques de la méthode. Lorsque j'ai connu Robert Desoille, ces réunions avaient lieu chez lui, à Paris, rue Chambiges, dans ce même bureau où il recevait ses patients dans la journée. Le nombre de praticiens participant aux séances allant croissant, ce fut le centre de l'Elan, siège parisien de la Société de recherches psychothérapiques qu'il fonda en 1961 avec les professeurs Paul Sivadon et Juliette Favez-Boutonnier, qui nous accueillit. Mais ses amis et collaborateurs se souviennent tous du studio de la rue Falguière où prirent naissance les premières recherches de son École.

Écoutons des témoignages recueillis lors de l'hommage qui lui fut rendu aussitôt après sa mort. « J'avais été introduite dans le séminaire qu'il venait de former et je me ren-

dais à chaque réunion avec le sentiment curieux et particulier de pénétrer en quelque sorte dans un autre univers. Aux premiers temps, y contribuait sans doute l'emplacement de son appartement rue Falguière, à Montparnasse, au fond d'une cour charmante sur laquelle donnaient les larges baies d'ateliers de peintres, très XIX^e siècle, où l'on entrait par une grille solide et sans prétention, et que l'on devinait bien gardée des bruits du dehors. L'appartement présentait le contraste frappant d'un studio d'artiste bourgeoisement meublé. Je me souviens d'une table et d'une armoire rustiques d'un beau bois de teinte claire, mais chaude. Je me souviens aussi de la grande verrière qui ne s'ouvrait que sur la nuit, aux heures de nos rencontres, accentuant pour moi cette impression d'un univers clos, bien protégé par d'amicales tentures. Robert Desoille prenait place au bout de la table et « présidait » ces réunions avec simplicité ».



Au cours de ces séances de travail, en l'un ou l'autre de ces lieux, Robert Desoille exposait ses thèses comme ses recherches. C'étaient de véritables entretiens où la pensée du père du RED se formulait, se précisait, se contestait elle-même, se laissait contester.

ESPRIT AVANT TOUT CURIEUX ET OUVERT

Esprit avant tout curieux et ouvert, Robert Desoille cherchait à rendre compte par une théorie rationnelle des phénomènes perçus dans la pratique du RED. Mais aussi homme d'action, il faisait progresser et transmettait une technique d'une qualité et d'une efficacité exceptionnelles. Les divers moments de sa recherche théorique furent ainsi toujours enracinés dans son expérience et probablement marqués et enrichis par ses engagements et son histoire personnelle. En effet, tel je l'ai connu dans les dernières années de

sa vie, homme de science et homme d'action, tel il me semblait avoir toujours été.

Né à Besançon le 20 mai 1890, Robert Desoille était issu d'une famille aisée. « Il en avait gardé, dit un de ses amis, des habitudes bourgeoises et, pendant les premières années de notre amitié, je me souviens qu'il attachait un soin particulier à sa mise. Je le vois arriver au restaurant, vêtu d'un élégant costume sombre, d'un pardessus foncé d'une coupe traditionnelle mais supérieure, d'un chapeau large, d'un foulard de soie claire et portant des guêtres. C'était un très bon restaurant. Il aimait retrouver les endroits où il était connu et où on l'accueillait avec un mélange de plaisir et de déférence. Il aimait la bonne chère et n'eût pas manqué de terminer son repas sur un café, qu'il buvait tiède, traditionnellement suivi d'un mélange dosé de chartreuse jaune et verte ».

Apparemment, rien ne semblait devoir conduire Desoille à l'œuvre psychologique et psychothérapique qui fut la sienne. Rien, si ce n'est peut-être la difficulté qu'il dut vivre, enfant, puisqu'il souffrait d'une fente de la voûte palatine que, me dit-il la seule fois où je l'ai jamais entendu en parler, ses parents avaient eu l'intelligence de faire opérer. Il en garda la cicatrice, une voix étouffée et une élocution qui lui était propre et ne nuisait nullement à la vigueur de ses propos.

Comment ne pas penser que tout ceci eut une importance pour sa vie affective, émotionnelle, le conduisit à se constituer un système défensif dont il fit usage toute sa vie, et qu'il chercha à proposer aux sujets en difficulté les voies de compréhension de soi et de sublimation qu'il avait dû rechercher pour lui-même ? Peut-être était-ce ce souci de connaissance de soi et de compréhension des voies obscures de la communication qui l'avait déjà habité dès son enfance. En effet, il raconte que vers l'âge de sept ans, il s'était intéressé aux expériences de transmission de pensée, et lorsque je l'ai connu, il avait toujours le désir de comprendre ce qu'il en est et de tenter des expériences en ce sens. Tout comme Freud, du reste, ce dont témoignent divers échanges épistolaires.

Quant à son caractère d'ouverture à l'autre, il le devait probablement à son éducation religieuse dans une famille catholique profondément croyante. Vers la fin de sa vie, il disait volontiers que, de ce que le monde chrétien lui avait apporté, il avait conservé la charité en abandonnant tout le contenu de foi auquel il n'adhérait plus, mais qu'il avait partagé avec Lucie Bigeard, épousée en 1920. Ils avaient ensemble fréquenté des milieux où l'on jouait avec l'imaginaire : imaginaire des mots, des images, expériences de « sommeils » d'André Breton, rêves éveillés en tous genres jusqu'à celui, très ésotérique, pra-